

# **ENTRE CHIENS ET LOUPS**

## **3. LE CHOIX D'AIMER**

Traduit de l'anglais  
par Amélie Sarn

Titre original : *Checkmate*  
Copyright © Oneta Malorie Blackman, 2005  
*First published in Great Britain by Doubleday,  
a division of Transworld Publishers*

Pour l'édition française :  
© 2006, Éditions Milan, pour la première édition  
© 2012, Éditions Milan, pour le texte et l'illustration  
de la présente édition  
1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France  
Loi 49-956 du 16 juillet 1949  
sur les publications destinées à la jeunesse  
ISBN : 978-2-7459-5973-7  
editionsmilan.com

**MALORIE BLACKMAN**

**ENTRE  
CHIENS  
ET LOUPS**

**3. LE CHOIX  
D'AIMER**

•  
MILAN

*Ce livre est dédié  
à Neil et Lizzy,  
comme toujours.  
Je vous aime.  
Comme toujours.*

*Et je voudrais remercier les personnes qui m'ont soutenue  
et sans qui cette trilogie m'aurait pris  
deux fois plus de temps à écrire :*  
*Maman et Wendy  
Sue Cook et Annie Eaton  
Roma et Eddie  
Sean et Gill  
Lesley  
Minerva  
Et tous ceux qui m'ont envoyé des e-mails et des lettres pour  
m'encourager.*

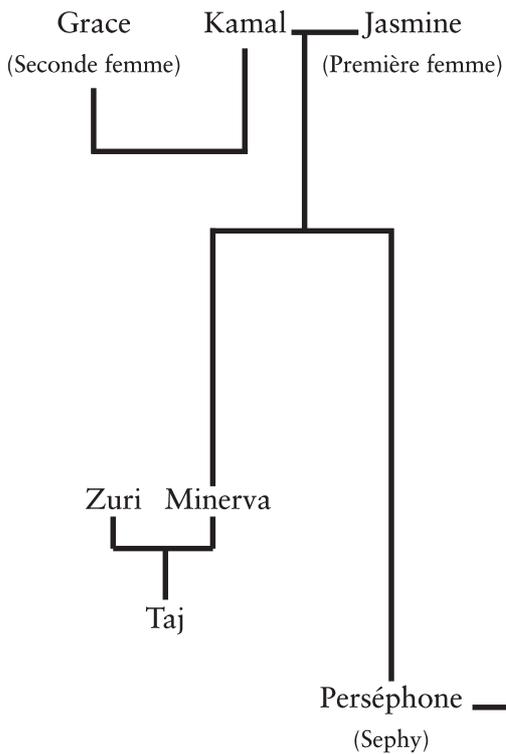
*Enfin et surtout, ce livre est dédié à ma belle-mère, Molly, pour  
son amour et sa tendresse.*

*Hope is the thing with feathers  
That perches in the soul,  
And sings the tune without the words,  
And never stops at all.*  
Emily Dickinson

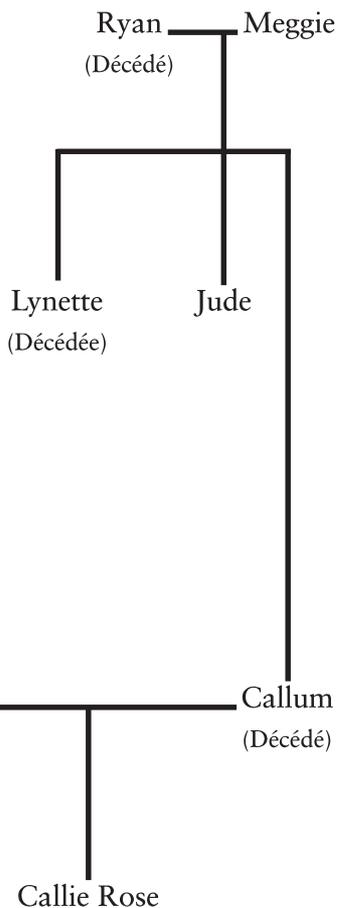
L'espoir, léger comme une plume,  
Se perche sur l'âme,  
Chante sans prononcer un mot  
Et ne s'arrête jamais.

Le caractère d'un homme définit son destin.  
*Héraclite*

LA FAMILLE HADLEY



LA FAMILLE MCGRÉGOR



# Prologue

Le général regardait ses chefs de section prendre place autour de l'immense table d'ébène. Il les observait les uns après les autres. Des années d'autodiscipline cultivée depuis l'enfance lui permettaient de garder facilement une expression neutre. Les six hommes et les trois femmes, enfin assis, ont levé vers lui un regard plein d'attente respectueuse. La plupart étaient plus âgés que le général qui, à près de quarante ans, était le plus jeune leader que la milice ait jamais connu.

– Vous avez nettoyé la pièce ? a demandé le général à Morgan Green, son bras droit et assistant personnel, qui n'était pas assis autour de la table, mais derrière lui.

Près de Morgan, se trouvait Tanya, son assistante. À eux deux, ils constituaient l'escorte du général, et il était fort rare de le croiser sans au moins l'un d'entre eux.

– Oui, monsieur, j'ai éliminé tous les mouchards. J'ai vérifié deux fois.

Le général a scruté la pièce de son regard perçant. La réunion avait lieu dans le manoir d'un sympathisant de la Milice de libération qui était également un homme d'affaires nihil influent. Il y avait à présent un ou deux Nihil importants dans chaque secteur économique ou artistique du pays. Un ou deux. Une danseuse étoile prometteuse, quelques courtiers, un assistant de

l'assistant du chef de la police. Ils étaient toujours mis en avant dans les médias. Il était très habile de la part des Primas à la peau sombre d'« autoriser » ces quelques Nihils bien blancs à s'en sortir. Ces Nihils qui avaient atteint un certain niveau social servaient de soupape de sécurité. Un alibi qui permettait aux Primas d'affirmer : « Vous voyez, eux, ils ont réussi. S'ils le peuvent, vous le pouvez aussi, et si vous restez pauvres, c'est votre faute, pas la nôtre. »

La réunion était évidemment top-secret et nécessitait la plus grande discrétion. Les chefs de section étaient arrivés un par un au cours de la nuit, dans des voitures noires et seulement après que les environs eurent été parfaitement inspectés et débarrassés de tout curieux inopportun. C'était la fin de l'hiver et le ciel était sombre. Des rideaux foncés avaient été accrochés aux fenêtres dès le milieu de l'après-midi. Deux chandeliers de cristal munis d'ampoules en forme de bougies éclairaient la table. On se serait cru à Noël. Les murs étaient en boiseries sculptées. Un tapis de soie rouge, manifestement très cher et précieux, recouvrait le sol. Des portraits et des paysages étaient accrochés aux murs et reflétaient les goûts très conservateurs du propriétaire du manoir.

– Mes frères et mes sœurs, a commencé le général d'un ton assuré, les dés sont jetés. Dans un peu plus de douze semaines, tout le pays se rendra aux urnes. C'est le moment pour nous, Nihils de la Milice de libération, de faire entendre notre voix plus fortement que jamais. N'oublions pas que nous agissons au nom de nos camarades emprisonnés, ou morts en se battant pour l'égalité entre les Nihils et les Primas. Nous n'avons pas le droit d'échouer. Sur la table, devant chacun d'entre vous, se trouve une chemise contenant une mission. Chacun a une cible à éliminer avant les élections. Parfois les cibles sont des bâtiments stratégiques, parfois des ennemis influents. En tant que chefs de section, vous devrez régler tous les détails.

Le général s'est tu pour se donner le temps de fixer ses interlocuteurs un par un dans les yeux.

– Je *sais* que vous ne me laisserez pas tomber, a-t-il repris. Personne à la Milice de libération ne peut se permettre d'abandonner la lutte avant que nous ayons obtenu l'égalité politique et la justice sociale pour tous les Nihils.

Des murmures et des signes d'acquiescement ont parcouru la salle. Le général a impatiemment tapoté la table du bout des doigts pour demander le silence.

– Les règles de sécurité sont les mêmes que d'habitude. Vous ne connaîtrez pas les missions des autres chefs de section. Vous devrez vous assurer que vos lieutenants agissent uniquement dans leur secteur. J'espère que c'est compris.

– Oui, général.

– Bien sûr, général.

– Je prends moi-même en charge un événement majeur qui agira comme un ouragan dévastateur sur les autorités en place, a repris le général. Il aura lieu la veille des élections. Nous jouerons ainsi tous notre rôle dans le démantèlement de ce soi-disant gouvernement.

– Si je peux me permettre, mon général, de quel événement s'agit-il ?

Le général a fusillé du regard l'homme qui venait de prendre la parole. Jonathan Kidd, le chef de la section du sud-ouest. Il ne pouvait jamais s'empêcher de poser des questions. Des questions inappropriées. Pourquoi faisait-il cela ? Pourquoi posait-il à lui seul plus de questions que tous les autres réunis ?

– Jon, nous n'avons pas à poser de questions au général, l'a calmement réprimandé Anna Tenski, la chef de la section de l'ouest.

– Non, Anna, notre système n'est pas dictatorial. Si Jon, ou qui que ce soit d'autre, veut parler, je l'y encourage. J'espère que vous

vous sentez libres d'exprimer vos idées ou de me confier vos soucis à tout moment. Vos interventions sont les bienvenues.

Le général s'est tourné vers Jon.

– Il vaut mieux que vous ne soyez pas au courant, Jon. Vous êtes un membre du conseil que j'estime beaucoup et je sais que, plus que tout autre, vous préféreriez mourir plutôt que de trahir vos frères et vos sœurs de la milice. Mais ce que je prépare va faire de ceux qui y sont mêlés des fugitifs pour toute leur vie. Les services secrets gouvernementaux ne nous laisseront plus jamais de répit. Seules deux personnes seront donc impliquées dans cette mission.

– Bien sûr, général, a acquiescé Jonathan sans ciller. Je veux que vous sachiez que vous pouvez compter sur moi pour participer à n'importe quelle mission à vos côtés.

– Merci Jon, a lâché le général avant de se tourner de nouveau vers les autres chefs de section. Vous avez dix minutes pour prendre connaissance du contenu de votre chemise, ensuite je vous verrai en privé l'un après l'autre pour entendre vos plans et propositions. Analysez et mémorisez ce qui est écrit, vous ne serez autorisés à emporter aucun document avec vous.

Le général s'est levé. Derrière lui, son assistant a fait de même, aussitôt imité par Tanya. Mais le général lui a adressé un imperceptible signe de tête et elle a repris sa place.

Sans un regard en arrière, le général a quitté la pièce. Il n'avait pas besoin de se retourner pour être sûr que son assistant Morgan Green le suivait. Il savait aussi que tous les yeux étaient fixés sur lui.

– Qu'est-ce qui ne va pas, général ? a demandé Morgan dès qu'ils ont été seuls dans le couloir, les portes de la salle à manger fermées derrière eux.

– Qu'est-ce qui te fait penser que quelque chose ne va pas ? a rétorqué le général en plissant les yeux.

Morgan n'a pas répondu. C'était inutile. Il fréquentait le général depuis de nombreuses années, il avait même servi dans la même section que son frère et il était à son service depuis plus de quatre ans. Morgan connaissait parfaitement le personnage et savait déceler ses plus minimes changements d'humeur. Il pouvait évaluer l'ampleur de sa colère à la manière dont il raidissait les épaules, ou dont il pliait les doigts, ou à la façon dont son visage se vidait soudain de toute expression.

Après toutes ces années, Morgan estimait qu'il était devenu, pour le général, ce qui ressemblait le plus à un « ami ». Ce qui voulait tout et rien dire. En dépit de sa capacité à déchiffrer les humeurs du général, Morgan n'avait jamais compris exactement ce qui les provoquait. Tout ce dont il était sûr, c'est que le général mangeait, dormait et respirait « Milice de libération ». C'était sans doute sa seule raison de vivre.

– Je veux que Jonathan Kidd soit mis sous surveillance 24 heures sur 24. Je veux que son téléphone soit sur écoute et qu'il soit suivi jour et nuit, a ordonné le général.

– Pourquoi, monsieur ? a demandé Morgan, surpris.

– Tu me connais, Morgan, je ne fais confiance à personne. Et Jon m'inquiète.

– Bien, monsieur, j'enverrai nos meilleurs hommes pour le surveiller.

– Parfait. Et je veux des rapports réguliers. C'est compris ?

– Oui, monsieur.

– Tu as vérifié le bureau. Il a également été nettoyé ?

– Oui, monsieur, je me suis personnellement occupé de toute la maison.

– Très bien. Laisse cinq minutes supplémentaires aux chefs de section, puis envoie-moi Anna.

Le général s’est dirigé vers le bureau. Il a ouvert la porte avant de s’immobiliser et de se tourner vers Morgan, un pli soucieux sur le front.

– En fait, je veux que *tous* les téléphones soient sur écoute. Rapporte-moi tout ce qui te semblera suspect.

Puis il a doucement fermé derrière lui.

Morgan n’a pas bougé. Le général était un homme brillant, dévoué et impitoyable, mais son comportement devenait de plus en plus perturbant. S’il continuait ainsi, c’était lui, et non les autorités primas, qui signerait l’arrêt de mort de la Milice de libération. La nouvelle offensive qu’il avait imaginée était de loin la plus audacieuse et la plus sanglante de l’histoire de la milice. Il avait prévu d’atteindre ses cibles dans tout le pays en 72 heures. Morgan lui-même ne connaissait pas les détails du projet. Mais il se doutait que ce serait spectaculaire. Violent et spectaculaire.

Morgan ne pouvait s’empêcher de penser que si le but était de s’assurer le soutien des citoyens, c’était une étrange façon de s’y prendre. Mais le général avait abandonné depuis longtemps l’idée de rendre la milice sympathique. Sa philosophie consistait à frapper et frapper dur. Et si l’ennemi relevait la tête, frapper encore. Laquelle de ses règles personnelles le général appliquait-il le plus souvent ? La première sans doute : *Un bon Prima est un Prima mort*. À moins que ce soit la dix-huitième : *Demande et tu n’obtiendras rien. Exige et menace, tout ce que tu désires te sera accordé*.

Les règles personnelles du général... Il prétendait qu’elles lui permettaient d’être encore en vie.

Ce n’était pas le rôle de Morgan de défier le général. Il serait mort avant d’en avoir eu l’idée.

Mais ça ne l'empêchait pas d'avoir peur parfois. Morgan savait – il était l'un des seuls – ce qui avait fait du général ce qu'il était. Le général était, et de loin, le leader le plus talentueux que la milice ait connu. Il était toujours au plus près de la conscience publique, c'était un tacticien de génie – il l'avait prouvé à maintes reprises – et il tenait les rênes du mouvement d'une poigne ferme.

Mais où voulait-il les mener ?

Morgan pensait que, parfois, le dévouement intégral du général à la milice était plus une malédiction qu'autre chose. Les œillères vous permettent de vous concentrer sur une seule chose, mais elles empêchent aussi d'avoir une vue d'ensemble. Il devait s'accrocher à l'idée que le général savait ce qu'il faisait. S'il avait été à sa place, il aurait choisi un chemin plus lisse, mais l'objectif était le même pour tous... Du moins, Morgan l'espérait.

Quand le général se couchait, soir après soir, avec ses pensées pour seule compagnie, lui arrivait-il d'être assailli d'incertitudes ? Ou était-il trop discipliné pour laisser le doute infiltrer son esprit ? Qui le général appelait-il quand il était pré-occupé ou quand il avait besoin d'oublier et d'alléger son fardeau ? Le général était admiré, respecté, craint, mais il n'était pas aimé. Tout le monde lui donnait du « monsieur » ou du « général » et même Morgan, qui le connaissait depuis longtemps, n'aurait jamais songé à l'appeler autrement, du moins pas en public. Le général possédait des passeports et des papiers d'identité avec de faux noms, mais Morgan faisait partie des rares qui savaient son véritable nom. Depuis combien d'années personne, à l'exception de sa mère, n'avait-il plus prononcé son prénom avec affection ?

Depuis combien d'années personne ne l'avait-il plus appelé Jude ?



Trois mois  
plus tard...



# Callie Rose

Voici les choses de ma vie dont je suis sûre :  
Je m'appelle Callie Rose. Je n'ai pas de nom de famille.  
J'ai seize ans aujourd'hui. Bon anniversaire, Callie Rose.  
Ma mère s'appelle Perséphone Hadley, fille de Kamal Hadley.  
Kamal Hadley est le chef de l'opposition – et c'est un salaud  
intégral.

Ma mère est une Prima – elle fait donc partie de la soi-disant  
élite dirigeante.

Mon père s'appelait Callum McGrégor.

Mon père était un Nihil.

Mon père était un meurtrier.

Mon père était un violeur.

Mon père était un terroriste.

Mon père brûle en enfer.

Chaque fois que ma mère pose les yeux sur moi, elle souhaite  
de toutes ses forces que mon père soit en vie – et que je sois morte.

Ces faits sont les seuls dont je sois sûre. Le reste de ma vie zig-  
zague autour de semblants de vérité. Du coup, elle ne m'intéresse  
pas beaucoup. Il n'y a rien qui vaille qu'on s'y accroche vraiment.

Grand-mère Meggie m'a raconté un jour que quand on meurt,  
on va au paradis et que l'on s'y sent comme chez soi.

Mais je ne sais même pas ce que ça veut dire, se sentir *chez soi*.

Je ne parle pas de la définition du dictionnaire, mais de celle  
du cœur. Il ne s'agit pas de la notion abstraite de « chez soi »,  
mais de la sensation que cette expression est censée procurer.

Je n'ai jamais eu de chez-moi. Alors je ne peux pas imaginer  
le paradis. Je voyage sans doute vers l'enfer. Tel père, telle fille !  
Du moins de ce point de vue.

Maintenant que j'y pense, j'ai entrepris ce voyage depuis longtemps maintenant. Et dans quelques heures, j'atteindrai ma destination. En attendant, il me reste quelques minutes pour m'asseoir et, de toutes mes forces, essayer de me débarrasser de tout regret...

J'aimais tellement la plage privée de grand-mère Jasmine ; si le reste du monde pouvait ressembler à cet endroit, je n'aurais pas besoin de tout ce que j'ai mis dans le sac de toile posé près de moi. Il me suffit d'inspirer pour emplir mes poumons de l'air pur et iodé. Si cette inspiration pouvait durer toute ma vie. La mer et l'horizon, magiques, s'étendent plus loin que toute imagination. Mais moi, j'étais sur la plage. Ce n'est pas une de ces plages de carte postale sans caractère. Elle est parsemée de morceaux de bois, de varech, le sable n'est pas fin et les rochers sont si hauts qu'on peut les escalader. La mer, toujours mouvante, caresse le rivage. Je comprends pourquoi cet endroit était un des lieux favoris de ma mère lorsqu'elle était enfant.

C'est si beau.

La mer était encore sombre à l'horizon mais le ciel reflétait déjà les couleurs d'un rutilant lever de soleil. Je voulais que cet instant dure encore et encore. L'air autour de moi était chargé de tristesse et d'une excitation étrange.

– Callie, tu m'as complètement oublié !

Je me suis tournée vers mon compagnon.

– Bien sûr que non, je...

– Tu n'as pas prononcé plus de deux mots depuis ce matin, m'a-t-il interrompue. Pourquoi m'inviter ici et m'ignorer ?

Je l'ai fixé, son incompréhension me rendait incroyablement triste. Mais comment aurait-il pu comprendre ? Pourquoi lui avais-je demandé de me retrouver sur cette plage ? Pour partager avec lui

la mer, le ciel et mon état d'esprit. Pour passer un moment avec quelqu'un qui avait vraiment envie d'être avec moi. Avoir un témoin à mon dernier matin. Mais il ne comprenait pas.

– Je ne suis pas d'humeur causante, c'est tout, ai-je essayé de me justifier.

– Tu es d'humeur quoi, alors ?

J'ai haussé les épaules, mais il a mal interprété ce geste. Il a approché son visage du mien, ses lèvres ont effleuré les miennes. Ce n'était pas la première fois. Mais c'était la dernière. Je n'avais plus le courage. C'était une image trop douloureuse de tout ce que je n'aurais jamais. Je me suis reculée.

– Ne fais pas ça, je ne suis pas non plus d'humeur à t'embrasser.

Après un silence, il a lâché :

– Bon, d'accord.

Nous nous sommes tous deux tournés vers la mer. Mais le moment était gâché. J'ai fixé mon regard sur l'horizon ; la mer n'était plus qu'une étendue sans relief et seule une pâle lumière éclairait à présent le ciel. Et alors ? Ça n'avait plus d'importance. Plus rien n'avait d'importance.

– Callie, qu'est-ce que tu as ?

Je me suis levée et j'ai épousseté le sable de mon pantalon. Il s'est levé à son tour, sans me quitter des yeux.

– Rien, je n'ai rien. Je dois y aller maintenant, ai-je répondu en me penchant pour prendre mon sac.

Mais il a saisi ma main avant que je l'atteigne.

– Dis-moi, parle-moi ! Qu'est-ce qui ne va pas ?

– S'il te plaît, ne fais pas ça, ai-je gémi, surprise de me trouver au bord des larmes.

Je me suis mordu la lèvre. Ça n'a rien changé. Peut-être que la colère allait réussir là où la tendresse avait échoué.

– Pourquoi tu restes là ? Pourquoi tu ne t'en vas pas ? Je n'ai aucune envie de ta compagnie mais tu me colles comme un pauvre chiot pathétique.

Des mots durs. Pour le forcer à partir. S'il me quittait maintenant sans un regard derrière lui, alors je trouverais le courage ; mais il restait là, immobile, même pas fâché. Je voulais qu'il se mette en colère contre moi. J'en avais besoin.

À ma grande surprise, il m'a de nouveau embrassée. Il ne m'avait jamais embrassée comme ça auparavant. Assez fort pour faire bondir mon cœur dans ma poitrine, mais avec tant de douceur que j'avais envie de fermer les yeux, de me fondre en lui, de m'accrocher à lui et à ma chère vie. Au début, j'ai été trop surprise pour le repousser, mais je me suis vite reprise. Je l'ai cogné dans la poitrine. Il ne s'y attendait pas et a chancelé avant de reprendre son équilibre. J'en ai profité, j'ai pris mon sac et je suis partie en courant. J'ai couru aussi vite que j'ai pu pour m'éloigner de lui. J'ai grimpé les marches de l'escalier de pierre quatre à quatre.

– Callie, attends ! a-t-il crié. Callie ! On se voit demain ? Callie ! Cours, Callie, cours, surtout ne t'arrête pas de courir.

Demain. On se voit demain ? Tous mes demains sont aujourd'hui et aujourd'hui est tout ce qui me reste.

Moins de dix minutes plus tard, j'entrais dans la maison de grand-mère Jasmine. Une grande maison qui ressemblait à un mausolée. Sa seule compagnie était son assistante personnelle, Sarah Pike, et sa gouvernante, M<sup>me</sup> Soames. Nihil, toutes les deux. Grand-Mère nous avait donné nos propres clés à Maman et moi, afin que nous puissions aller et venir librement.

Maman ne lui rendait jamais visite sans la prévenir, mais moi, je faisais des apparitions régulières, souvent après les cours. La maison de grand-mère Jasmine et celle de grand-mère Meggie – où Maman et moi vivions – étaient à égale distance d'Heathcroft,

mon collègue. Dans des directions opposées mais à égale distance. Grand-mère Jasmine refusait de vendre son « cottage », comme elle l'appelait. Il faisait partie de la liquidation de son divorce et elle était déterminée à s'y accrocher, même si la demeure était beaucoup trop grande, et impossible à chauffer. Grand-mère Jasmine affirmait que cette maison était elle, qu'elle était sa maison et qu'elles ne pouvaient pas se séparer. Bizarre, mais bon ! À sa place, je la vendrais tout de suite et j'utiliserais l'argent pour sortir, rencontrer des gens et m'amuser.

Grand-mère Jasmine est très seule.

Depuis son divorce, elle n'a eu de relation amoureuse avec personne. C'est vraiment dommage, parce que même si elle est malade, elle est encore très jolie et elle ne fait pas du tout son âge. Une fois, je lui ai demandé pourquoi elle ne s'était pas remariée.

– Un mariage comme le mien laisse des cicatrices, m'a-t-elle répondu. Les miennes sont encore... douloureuses.

Au cours des années, sa douleur ne s'est jamais apaisée. Je sais maintenant que certaines douleurs ne s'apaisent jamais.

– Grand-Mère !

Habituellement, Sarah ou M<sup>me</sup> Soames apparaissent avant que j'aie traversé le couloir. Mais pas aujourd'hui.

– Callie, ma chérie ? Je suis dans la cuisine, m'a répondu grand-mère Jasmine, sans élever la voix.

Grand-mère Jasmine affirmait qu'on ne devait crier que pour prévenir d'un incendie. Je l'ai rejointe dans son immense cuisine.

– Bonjour, Grand-Mère, ai-je souri.

Elle a posé les yeux sur mon sac de toile. J'ai serré l'anse dans mes doigts. Ostensiblement. Grand-mère Jasmine s'est approchée de moi, l'inévitable verre de jus d'orange à la main. Elle

m'a embrassé le front comme d'habitude et m'a tendu le verre. Je l'ai pris de ma main libre.

J'ai attendu qu'elle retourne vers le réfrigérateur avant de poser mon sac.

– C'est gentil d'être venue, a dit Grand-Mère. Et au fait, bon anniversaire. Je te donnerai ton cadeau avant que tu partes.

– Tu n'es pas obligée de m'offrir quelque chose.

Ce n'est pas comme si ça allait m'être utile. Quel que soit le cadeau.

– Je sais que je ne suis pas obligée mais j'en ai envie, a affirmé Grand-Mère.

J'ai haussé les épaules. Je n'étais pas d'humeur à discuter.

– Tu as bonne mine aujourd'hui, Grand-Mère.

Ce n'était pas seulement pour être gentille. Les yeux de grand-mère Jasmine étincelaient. Une amélioration notable par rapport à la dernière fois où je l'avais vue.

– Merci, je me sens beaucoup mieux, a souri Grand-Mère, toujours polie.

J'ai bu une gorgée de jus d'orange.

– Je ne reste pas longtemps, l'ai-je prévenue. J'ai un rendez-vous et je ne peux pas être en retard.

– Quelques minutes avec moi ne vont pas te mettre en retard, a affirmé Grand-Mère.

Elle s'est versé un verre d'eau gazeuse. Grand-mère Jasmine ne buvait que de l'eau et du jus de fruit. Elle était si parfaite à tant de points de vue que parfois j'imaginai qu'elle était née la tête auréolée d'un halo d'anges en train de chanter alléluia.

– D'accord, ai-je acquiescé. Tu voulais me dire quelque chose ?

– Bois ton jus d'orange, je t'explique après, m'a-t-elle répondu. Tu as besoin de vitamine C.

J'étais prête à faire tout ce qu'elle voulait, pourvu qu'elle ne me pose pas de questions. J'ai vidé mon verre. Grand-Mère me

l'a aussitôt pris des mains, l'a rincé et mis dans le lave-vaisselle. Eh bien ! Au moins, elle m'avait laissée le terminer.

– Alors, c'est quoi, ce rendez-vous que tu ne dois pas manquer ? a-t-elle lancé.

Je n'ai pas répondu. Je ne voulais pas lui mentir.

– Ça a quelque chose à voir avec Jude McGrégor ? a-t-elle insisté.

J'étais stupéfaite. La réponse a dû s'inscrire sur mon visage parce que Grand-Mère a soupiré :

– Je vois.

– C'est pour ça que tu m'as demandé de passer ? me suis-je rebel-lée. Pour me faire un sermon sur oncle Jude ?

Si elle prononçait un mot, une syllabe pour critiquer mon oncle, je quitterais la maison si vite que ça ferait comme si je n'étais jamais venue. Je l'ai fixée, la défiant presque de prendre la parole. Mais elle m'a surprise de nouveau. Elle souriait. Elle souriait, c'est tout.

– Callie, je voulais te voir pour ton anniversaire. Quel est le problème ? Assieds-toi, ma chérie. Je veux te demander quelque chose.

Méfiant, j'ai obéi et j'ai posé mon sac entre mes pieds. Son contenu était trop précieux pour que je prenne le risque de le quitter des yeux. Même une seconde. Grand-Mère a pris place à côté de moi.

– En fait, j'ai une ou deux questions à te poser, a-t-elle commencé.

– Vas-y.

Mon ton était amer. Grand-Mère a continué de sourire.

– Ne boude pas, ma chérie. C'est une habitude détestable.

Les yeux de Grand-Mère pétillaient. Mais elle a regardé mon sac et son air amusé s'est effacé.

– Callie, est-ce que tu me promets de répondre sincèrement ?  
J’ai réfléchi.

– Je te dirai la vérité ou je garderai le silence, ai-je proposé. Ça te va ?

– D’accord. Es-tu membre de la Milice de libération ?

Waouh ! Grand-mère Jasmine n’y allait pas par quatre chemins ! Droit au but. Je n’ai pas répondu. Et puis, j’ai pensé : pourquoi pas ? Quelle différence ça fera maintenant ? J’ai lâché en levant le menton :

– Oui.

Grand-Mère a hoché la tête pensivement.

– Je m’en doutais. Depuis quand ?

– Deux ans.

– Je vois. Quand est-ce que ton oncle est entré en contact avec toi ?

– Il y a quatre ou cinq ans... je ne me rappelle plus exactement.

Grand-Mère a eu un air choqué et surpris, qu’elle a vite masqué.

– Est-ce que... est-ce que tu as quelque chose à voir avec les terribles événements de ce week-end ?

Aucune chance que je réponde cette fois.

– Je vois, a repris Grand-Mère.

Qu’est-ce qu’elle voyait ? Trop ? Ou trop peu ?

– Ce rendez-vous auquel tu te précipites a-t-il un rapport avec la Milice de libération ?

Pas de réponse.

– Très bien. Ne t’inquiète pas, Callie, je ne vais plus t’embêter.

Grand-Mère s’est levée.

– Avant de partir, est-ce que tu peux me rendre un service ?

– Lequel ?

– J’ai besoin que tu m’aides à remonter quelques bouteilles de vin de la cave. Je veux que le rouge soit à température ambiante et que le blanc soit bien glacé, a dit grand-mère Jasmine.

– Tu m’as fait venir pour ça ?

– Oui, ma chérie. Mais ta façon de parler n’est pas très élégante, a répondu Grand-Mère calmement.

Puis elle a ajouté :

– Tu es... tu es très proche de ton oncle, n’est-ce pas ?

Grand-mère Jasmine ne prenait pas un ton de reproche et pourtant, j’avais toujours l’impression qu’elle m’accusait de quelque chose. Je ne sais pas comment elle arrivait à faire ça. Son visage et sa voix étaient neutres, pourtant sa désapprobation ne laissait aucun doute. Mais voilà, je n’étais pas venue pour discuter d’oncle Jude.

– Je t’aide avec tes bouteilles, et après je dois vraiment partir, ai-je dit.

– Tu ne m’aides pas à finir de préparer mon repas ?

– Je n’ai pas le temps, Grand-Mère.

– Tant pis. Quand tu auras remonté le vin, j’appellerai un taxi. Il te déposera où tu voudras.

J’ai acquiescé et, soudain, j’ai réalisé. C’était la dernière fois que je voyais Grand-Mère. La dernière fois que je lui parlais. La dernière fois...

Non. Je ne dois pas penser comme ça. Je ne dois pas penser. Je vais me rendre utile. Je ne suis née que pour accomplir cet acte et je refuse de fuir comme une lâche maintenant que je dois faire face. Comme oncle Jude me l’avait dit : j’allais faire toute la différence.

Une étrange fatigue, une soudaine tristesse m’ont enveloppée comme un linceul. Je me suis levée.

Secoue-toi, Callie. Reprends-toi.

– Ça va, chérie ? s’est inquiétée grand-mère Jasmine.

J’ai acquiescé.

– Juste deux ou trois idées qui me traversaient l’esprit, ai-je affirmé.

– Bon, aide-moi avec les bouteilles et après je te laisserai tranquille, a souri Grand-Mère. Mais fais-moi un câlin d’abord.

J’étais sur le point de discutailler. Pourquoi lui ferais-je un câlin avant de lui remonter quelques bouteilles ? Et puis je me suis rappelé... comment avais-je pu oublier ? Grand-mère Jasmine m’a serrée contre elle et pour une fois, mes bras ne sont pas restés le long de mon corps, mous comme des spaghettis trop cuits. Je l’ai prise contre moi et je l’ai serrée. Très fort.

Pour lui dire au revoir.

J’ai laissé mon sac sur le carrelage et j’ai suivi Grand-Mère dans l’escalier qui mène à la cave. Mon sac ne risquait rien puisque nous serions toutes les deux en bas. La porte de la cave n’était pas fermée à clé. Grand-Mère a posé ses deux mains sur la poignée, ses lèvres se sont pincées sous l’effort que lui coûtait le fait de bouger cette grosse porte. J’ai placé mes mains à côté des siennes et je l’ai aidée. La porte n’a pas grincé. Comme toute la maison de grand-mère Jasmine, elle était trop bien huilée pour émettre la moindre protestation vulgaire. Un « couinement » aurait été l’équivalent d’une « façon de parler pas très élégante ». La porte en chêne massif faisait près de trois mètres de haut. Elle était munie de grosses barres de métal noir qui servaient à la bloquer. Grand-Mère s’est effacée pour me laisser passer devant elle.

– Où sont les bouteilles ? ai-je demandé.

– Le Château d’Azonama 95 est tout au fond, m’a indiqué Grand-Mère. Prends quatre... non, cinq bouteilles, ça devrait suffire.

Je me suis dirigée vers les étagères remplies de bouteilles. Les étagères étaient droites comme des soldats et les bouteilles parfaitement alignées. Mais en m’approchant, j’ai eu le choc de ma vie. Quelqu’un se tenait dans l’ombre. Je l’ai reconnue avant même qu’elle lève la tête vers moi. Je me suis arrêtée brusque-

ment. Que faisait-elle ici ? J'avais juré de ne plus jamais me tenir dans la même pièce qu'elle. J'ai fait volte-face, prête à sortir, mais je me suis de nouveau immobilisée.

Grand-mère Jasmine était en train de fermer la porte.

– Grand-Mère... ?

– Je suis désolée, ma chérie, mais je ne peux plus te laisser faire le sale boulot de Jude ! a lancé Grand-Mère. Je t'aime, ma chérie, je t'aime, Callie Rose McGregor. Ne l'oublie jamais.

Une seconde plus tard, la porte était close. J'ai couru, je me suis jetée sur la poignée, mais j'ai entendu les barres glisser de l'autre côté. Et résonner en s'enclenchant. Résonner comme un glas.

Trop tard. La panique est montée en moi, comme la lave d'un volcan en éruption.

– Grand-mère Jasmine, ouvre cette porte ! ai-je hurlé en secouant la poignée.

Mais je perdais mon temps.

– LAISSE-MOI SORTIR !

Seul le silence m'a répondu. Même pas de bruits de pas. La porte était trop épaisse pour laisser passer le moindre son. Je me suis retournée vers la femme que je détestais le plus au monde.

Ma mère.

Je m'étais fait rouler. C'était un plan ridicule pour m'empêcher de suivre les ordres d'oncle Jude.

Les ordres d'oncle Jude...

J'ai poussé un grognement de douleur. J'étais ici, enfermée dans le cellier de grand-mère Jasmine en compagnie d'une femme que je méprisais et mon sac, mon précieux sac, était de l'autre côté de la porte.

Avec grand-mère Jasmine.



Jude  
contre  
Jasmine



# J a s m i n e

Je marchais à pas rapides dans le couloir, au dernier étage de l'hôtel, en essayant de ne pas penser aux nausées qui tordaient mon cœur et ricochaient dans ma cage thoracique. Ma fille Sephy et ma petite-fille, Callie Rose, étaient enfermées dans ma cave, à une heure d'ici. Quelques kilomètres nous séparaient et en elles étaient tous mes espoirs et tous mes rêves. Je me suis arrêtée pour observer le couloir deux étoiles de cet hôtel trois étoiles. La moquette était grise avec des arabesques rose sale. Les murs étaient du même rose et décorés de tableaux de peintres oubliés depuis longtemps. J'ai regardé la meilleure peinture que j'avais sous les yeux et ce n'était franchement pas terrible. Le tableau représentait une espèce de tourbillon de couleurs complémentaires qui faisait penser à ces échantillons de peinture que l'on trouve dans les magasins de bricolage. Le rose framboise entrait en collision avec le bordeaux qui se heurtait au pourpre foncé. Je lui ai accordé les quelques secondes d'attention qu'il méritait et je suis repartie. Chaque porte devant laquelle je passais était marron clair. La peinture était brossée pour faire apparaître les veines du bois. Une odeur de cire bon marché flottait dans l'air. Je me suis concentrée sur la couche de poussière – assez épaisse – qui recouvrait les plinthes et les néons. Pas de doute, l'équipe de nettoyage de cet hôtel se contentait de parfumer les couloirs avec de la cire en aérosol, pour donner l'illusion que tout avait été brossé. J'ai eu un demi-sourire et j'ai secoué la tête. Je le faisais encore. Remarquer ces détails dont tout le monde se fichait.

Tout le monde.

J'ai courbé la nuque. Il était temps d'arrêter de retarder le moment de la confrontation. Temps d'arrêter d'avoir peur. Oui,

j'avais peur. J'étais même terrifiée. C'est la peur qui me donnait des nausées. Mais il était hors de question que je fasse marche arrière. Impossible. J'avais trop à perdre. Sephy et, plus encore, Callie Rose. Que pouvaient-elles bien faire toutes deux enfermées dans ma cave ? Quoi qu'il arrive, elles allaient y rester un bon bout de temps. C'était un peu mélodramatique peut-être, mais ça valait le coup.

Je me suis dirigée vers la chambre 31. C'est ce qu'elle avait dit, non ? 31...

*Allez, Jasmine, vas-y. Ne commence pas à douter avant même d'avoir posé le premier acte...*

La porte était tout au bout du couloir, juste à côté de l'issue de secours. C'était ça. J'y étais. J'étais sur le point d'entrer dans une pièce dont je ne sortirais jamais. Cette idée m'a noué l'estomac. Un mélange d'émotions étranges et désagréables m'envahissait. Qu'aurais-je dû ressentir ? Je ne savais pas. J'ai jeté – malgré moi – un dernier regard au couloir, j'ai pris une grande inspiration, et j'ai levé la main pour frapper à la porte. Le visage de Callum McGrégor, le père de Callie, m'est soudain apparu. Je me suis rappelé cette fois, il y a longtemps, très longtemps, où ma fille Sephy avait été battue, au collège. Callum était venu à la maison pour la voir et j'avais donné l'ordre de ne le laisser entrer sous aucun prétexte. Je me rappelle qu'il se tenait devant la barrière, chaque matin et chaque soir. Jusqu'à ce que Sephy retourne en classe. Il se contentait de regarder la maison. Derrière mes rideaux, je l'observais, espérant de toutes mes forces qu'il s'en aille. Comme je regrette aujourd'hui de ne pas l'avoir laissé entrer.

Oh, comme je regrette...

Mais le regret est inutile.

Une femme que j'ai rencontrée à l'hôpital m'a raconté que quand elle lisait un livre, elle arrachait les pages, au fur et à

mesure. Ainsi, quand elle reprenait sa lecture, elle était toujours à la bonne page. J'ai l'impression que ma vie est comme ça. Et que même si je veux revenir sur telle ou telle page, ou sur le chapitre précédent, relire, réécrire, je ne peux pas. Le passé est mort. À présent, il reste si peu de pages. Et une immense inconcuse à la fin du livre. Il y a tant de choses que j'aurais voulu faire différemment. Tant de mots que j'aurais dû prononcer. Tant que je n'aurais pas dû prononcer. Et tant de ces choses avaient trait à Sephy et Callum.

Callum McGrégor.

Callum, un garçon qui avait toujours le sourire aux lèvres et pourtant le regard le plus triste que j'aie jamais vu. Un regard vieux avant l'âge. Un regard qui en avait trop vu, trop tôt. Alors qu'au fil des jours sa relation avec ma fille devenait plus forte, plus proche, plus profonde, celle que j'avais avec elle se flétrissait. Mais il est vrai qu'à cette époque, la seule véritable relation qui m'intéressait était celle que j'entretenais avec les bouteilles de chardonnay.

C'est étrange de se demander à quoi ma vie aurait ressemblé si Meggie, la mère de Callum, n'était pas venue s'occuper de Minerva et Sephy, quand elles étaient petites. Meggie et moi nous entendions si bien. Notre amitié n'avait rien à voir avec le fait que j'étais son employeur prima et elle mon employée nihil. Mais c'est moi qui ai brisé cette amitié. C'est moi qui l'ai mise à la porte sans réfléchir. C'est moi qui ai estimé que nos enfants ne devaient plus se voir, malgré le fait qu'ils avaient grandi ensemble et qu'ils étaient comme des jumeaux. Je me suis montrée égoïste et superficielle. J'en étais écœurée de moi-même encore aujourd'hui.

Étrange que je pense à Callum précisément maintenant. Ou peut-être pas si étrange au fond.

J'ai pris une nouvelle inspiration et j'ai frappé. Trois coups brefs. Avant de réfléchir plus avant.

– Une minute, a grogné une voix d'homme.

Des bruits de pas ont résonné. J'ai ouvert mon manteau. J'avais la main dans ma veste, le doigt posé sur l'interrupteur. Une veste vert olive, absolument horrible. Elle jurait affreusement avec mon pantalon gris et mon manteau noir, mais personne d'important ne me verrait dans cette tenue. La porte s'est ouverte. Un homme nihil au visage renfermé, hostile, s'est avancé dans l'encadrement. Je n'avais pas besoin de lui demander son nom. Il ressemblait tant à son frère, en plus sec et plus sournois, que c'en était effrayant.

– Bonjour, puis-je entrer ?

– Vous êtes qui ? a-t-il aussitôt demandé, d'une voix fatiguée à l'avance.

– Némésis, ai-je rétorqué en me frayant un passage.

Il s'est déplacé pour me barrer le chemin.

– Jude, laisse-moi entrer, ai-je insisté d'une voix calme.

– Qui êtes-vous, bon Dieu ? a-t-il encore demandé.

Le fait que j'utilise son prénom l'avait perturbé. Sa main s'est dirigée vers sa poche.

Mais j'ai ouvert ma veste pour lui montrer ce qu'elle contenait et sa main s'est immobilisée. Je savais que mes arguments le convaintraient.

J'ai souri.

– En arrière, s'il te plaît.

Jude a reculé. J'ai avancé et, sans le quitter des yeux, j'ai refermé la porte du pied. La pièce était en L, avec une salle de bains à droite et un grand placard en face de la salle de bains. Devant moi, une petite fenêtre peinte en vert était agrémentée de rideaux de couleur. Un meuble haut avec une télé à l'intérieur

était appuyé contre le mur, pas loin du placard. J'ai supposé que le lit était face à la télé, mais d'où j'étais, je ne le voyais pas.

– Recule de trois pas, s'il te plaît. NON ! Ne te retourne pas. N'insulte pas mon intelligence. Fais trois pas en arrière. S'il te plaît.

Jude a obéi. J'ai pu avancer et j'ai découvert le lit. Il y avait une deuxième fenêtre sous laquelle avait été installée une petite table et deux chaises. C'était une chambre d'hôtel classique. La chambre voisine devait être très exactement disposée de la même manière.

– Enlève ta veste, s'il te plaît, ai-je lancé. Doucement. Très lentement.

Jude a une fois de plus obtempéré. Il avait deux holsters croisés sur la poitrine. Une arme dans chacun.

– Utilise ton pouce et ton majeur pour prendre tes armes une par une, par la crosse, et jette-les sur le lit, s'il te plaît, ai-je poursuivi.

Jude n'a pas bougé.

– Ne m'oblige pas à me répéter, ai-je soupiré.

J'ai caressé l'interrupteur du bout du pouce, en espérant qu'il comprendrait le message. Il a immédiatement compris. Il a jeté ses armes, une par une, au milieu du lit. Les yeux toujours fixés sur lui, j'ai retiré mon manteau au prix d'une légère contorsion. Le pouce de ma main droite n'a quitté son poste qu'une seconde, pendant laquelle le pouce de ma main gauche l'a remplacé. Le temps que je passe ma main dans la manche. Ce n'était pas facile, mais faisable. J'ai laissé glisser le manteau sur mon bras, et je l'ai rattrapé par le col avant de le jeter sur le lit pour dissimuler les armes. Je n'ai jamais aimé les armes.

– Qui êtes-vous, bon Dieu ? a répété Jude. Qu'est-ce que vous fichez ?

J'avais fait disparaître les armes, mais je ne me suis pas autorisée à me détendre. Je n'étais pas folle. J'ai étudié le spécimen que j'avais face à moi. Les années ne lui avaient pas fait de cadeau. Des rides profondes traversaient son front et descendaient des deux côtés de sa bouche. Les commissures de ses lèvres étaient orientées vers le bas et, s'il avait un jour su sourire, il était évident qu'il avait oublié. Ses yeux bruns étaient froids et sans vie, comme des yeux de poupée. Non, comme des yeux de requin. Il était grand et bien bâti, ses mains semblaient rêches, mais ses ongles étaient soigneusement manucurés. Son costume était bien coupé et mettait son physique athlétique en valeur.

Je lui ai indiqué une des deux chaises.

– Assieds-toi, s'il te plaît.

Il a obéi, lentement, ses yeux plongés dans les miens. Il me faisait penser à un tigre attendant le bon moment pour bondir. Mon pouce a une fois de plus effleuré l'interrupteur. La machine à laquelle il était relié se trouvait dans une des poches intérieures de la veste. Elle formait une petite bosse, mais personne ne pouvait deviner ce que je transportais. Jude n'avait pas besoin de deviner. Il le savait. En gardant le pouce sur l'interrupteur, je me sentais moins en danger. Jude était sûrement rapide mais nous savions tous les deux que je serais plus rapide que lui.

Je me suis assise sur le lit afin de faire face à mon adversaire.

– Est-ce que vous allez répondre à ma question, maintenant ? a demandé Jude, en essayant de dissimuler – sans y parvenir – toute trace de malveillance dans sa voix. Qui êtes-vous ?

– Mon nom est Jasmine Dharma Ninah Adeyebe Hadley, mais tu peux m'appeler M<sup>me</sup> Hadley.

Jude a immédiatement plissé les yeux. Il n'avait pas reconnu mon visage – logique, après toutes ces années – mais il n'avait pas oublié mon nom.

– Qu'est-ce que vous voulez ? a-t-il craché.  
J'ai souri, me régaland de ce moment mélodramatique.  
– Toi.

## Rose a sept ans et demi

Papa, est-ce que tu me regardes ? Est-ce que tu peux me voir ?  
J'aimerais tellement que tu sois là pour m'aider. J'ai dû faire une  
grosse bêtise.

Maman va être très en colère cette fois. Je ne comprends pas  
pourquoi M<sup>me</sup> Hoyle m'a demandé de sortir de la classe et de  
rester dans le couloir.

Qu'est-ce que j'ai fait ?

Je ne suis dans sa classe que depuis deux jours. Pourquoi elle  
me demande de sortir ? Tu crois qu'elle le dira à Maman ? J'avais  
hâte d'entrer à la grande école mais si ça veut dire qu'on va tout  
le temps me demander de sortir de la classe pour rien...

J'ai envie de pleurer mais je me retiens. Maman dit que pleu-  
rer, c'est gaspiller de la bonne eau. J'aimerais bien retourner dans  
la classe. Je m'ennuie, debout dans ce couloir. Et il n'y a même  
pas des trucs accrochés au mur parce que c'est le début de l'an-  
née. Pas de dessins, pas de peintures, pas d'écritures, rien de rien.

C'est pas juste.

Qu'est-ce que j'ai fait, Papa ?